

THÉÂTRE

Comédie à saveur politique

Page E 3



CINÉMA

Une subtile expérience de l'apesanteur

Page E 6

LE DEVOIR

C A H I E R

CULTURE

Après avoir proposé deux ans durant au Québec et jusqu'en Europe son spectacle le plus touchant et le plus personnel en carrière — *En liberté conditionnelle*, triomphe critique et populaire —, la plus frondeuse de nos chanteuses marque la fin d'étape par un sacré coup d'audace: voilà Diane Dufresne lundi à Wilfrid se frottant au répertoire casse-gueule de Kurt Weill, dans la foulée glorieuse des Juliette Gréco, Pauline Julien, Monique Leyrac et Marianne Faithfull. Et avec un orchestre symphonique pour que ce soit plus vertigineux. À folie, folie et demie.

SYLVAIN CORMIER

Un soir. Un seul soir et puis s'en va. Pas de captation pour la télé. Pas de disque prévu non plus. Huit mois de travail, pas loin de huit mois à répéter chez elle avec la bande-son de l'orchestre, et tout juste une semaine à répéter avec l'orchestre en personne, tout ça pour pouvoir chanter ce lundi soir et rien que ce lundi soir le répertoire de Kurt Weill, accompagnée par l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal dirigé par Yannick Nézet-Séguin. «*Faut être là, c'est tout, laisse tomber Diane Dufresne au bout du fil. Ça se passe et puis c'est passé. C'est correct comme ça. C'est la vie.*»

Normal qu'elle évite les rencontres avec bisous et poignées de main, à sept dodos du grand soir. Il s'agit de ne pas faire la fête aux microbes. Au téléphone, elle chuchote plus qu'elle ne s'exclame. Il s'agit de ne pas jouer non plus à l'arbalète avec les cordes vocales. «*Je ne vis que pour ce soir-là. C'est ça qui est bien quand tu fais un seul soir: tu mets tout ce que tu as dedans. Et si c'est une grande joie pour moi d'avoir cette occasion de chanter du Kurt Weill, c'est sûr que ça me demande beaucoup. Je ne suis quand même pas une chanteuse d'opéra. Les chanteuses d'opéra ont un entraînement, pour aller chercher des notes plus longues. Toute leur prononciation leur sert, leur donne du souffle. Moi, j'arrive avec ma prononciation de rockeuse, je chante comme je parle, je respire quand j'étouffe, j'apporte ce que je suis et Yannick le sait, mais je veux être à la hauteur. J'ai travaillé fort à retrouver mon côté soprano.*»

Farparlement extrême

Et Diane Dufresne de relater l'une de ses premières conversations avec Yannick Nézet-Séguin. La chanteuse, angoissée chronique comme la perfectionniste qu'elle est encore et toujours après trois décennies de spectacles en tous lieux et de folies de toutes démesures, a pris soin d'entrée de jeu d'avertir le jeune chef d'orchestre: «*Ça ne sera pas parfait.*» Nézet-Séguin, qui n'a

jamais pensé à personne d'autre qu'à Diane Dufresne pour cette soirée de Kurt Weill symphonique dont il rêvait, a répondu: «*C'est parfait.*» La diva était soulagée. «*J'ai ri et je lui ai dit que si c'était parfait pour lui, que ça ne soit pas parfait, alors c'était parfait pour moi.*» Farparlement.

N'empêche qu'elle a un peu raison de se faire du mouron: chanter du Kurt Weill est une sacrée gymnastique. Seules les plus grandes s'y sont risquées sans mal, toutes chanteuses que Diane Dufresne admire depuis l'adolescence: la Gréco, bien sûr, mais aussi Pauline Julien, Catherine Sauvage, et celle qu'elle appelle «*madame*»: Monique Leyrac. «*Elles me fascinaient quand elles chantaient du Kurt Weill. Je n'imaginai jamais être capable de chanter ça. C'est tellement pas un répertoire normal. On a l'impression que ça parle, mais c'est très chanté. Ce sont des chansons très complexes, mais qu'on peut fredonner.*» Au bout du fil, l'interprète s'enflamme. «*Ce sont des mélodies de génie: dans chaque note, il y a l'intention de l'émotion. Et les émotions sont extrêmes. Extrême ironie, extrême désespoir. Ça brasse!*»

Ça brasse, mais pour ainsi dire à l'extérieur d'elle-même. «*C'est beaucoup moins moi que dans le spectacle En liberté conditionnelle, où je chantais ma folie, ma peur de vieillir. Pour le concert symphonique, où je chante seulement en deuxième partie, je me suis inventée un personnage qui permet de pinger dans plusieurs des opéras de Kurt Weill, que ce soit L'Opéra de quat'sous ou Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny. J'incarne une sorte de pute dans un grand port, qui séduit les marins. L'orchestre, c'est comme le grand navire. Chanter Alabama Song, La Fiancée du pirate, ça fait sortir d'autres côtés de moi. Par moments, je ne me reconnais pas.*» Au rappel, Yannick Nézet-Séguin accompagnera seul au piano la chanteuse. «*Mais je ne dis pas quelle chanson.*»

La France apeurée

C'est bien parce que c'était Nézet-Séguin, dont l'enthousiasme était «*contagieux*», c'est bien parce qu'on lui offrait du Kurt Weill («*Je n'aurais pas pu chanter du Mahler, quand même...*») et c'est bien parce que l'aventure symphonique valait le surcroît de travail («*Une symphonie, c'est le summum de la beauté...*») que Diane Dufresne a ajouté le spectacle de lundi à ce qui était déjà une boucle bouclée. «*Après la tournée en Europe,*

VOIR PAGE 2 : WEILL



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Symphonique'n'Weill

ÉLECTRO

La manière Ninja

DAVID CANTIN

En l'espace d'une quinzaine d'années, Ninja Tune est devenu une référence en matière de musique électronique et urbaine. Véritable plate-forme artistique globale, le label anglais (également basé à Montréal) a su attirer dans ses rangs des créateurs aussi singuliers qu'Amon Tobin, Bonobo, Kid Koala, ainsi que le nouveau venu Sixtoo. Alors que la caravane ZENtertainement s'arrête à la SAT le 19 mars, deux compilations doubles de même qu'un DVD proposent une énorme

rétrospective où la créativité se démarque à plusieurs niveaux.

Créer des ponts

Pour Jeff Waye, codirecteur de l'étiquette à Montréal, l'année 2004 marque une période de transition importante pour Ninja Tune. En préparant un magnifique DVD qui rassemble une trentaine de clips plus inventifs les uns que les autres, le projet ZEN a finalement pris une toute autre envergure. Comme l'explique ce mélomane anglophone, il fallait en un sens ajouter un complément CD au DVD. À partir de ce moment, on a voulu élaborer un concept (une triple

compilation ZEN) qui donne un aperçu de l'esthétique Ninja Tune au fil des années 1990. Du coup, les remixes viennent éclairer certains classiques comme *Get A Move On* de Mr. Scruff ou encore *Dark Lady* de DJ Food. Les deux volumes se complètent à merveille. Un peu comme Warp, Ninja Tune a ouvert la voie à toute une génération de bidouilleurs sonores capables de construire des ponts entre le hip-hop, le jazz, l'électronique, le funk et le breakbeat. Les premiers albums de The Herbaliser, de Funky Porcini ou de Coldcut marquent des étapes décisives dans l'évolution d'une musique qui mêle les

genres sans le moindre compromis.

En 1996, Ninja Tune s'installe dans la métropole afin d'intensifier sa présence en Amérique du Nord. Quelques années plus tard, le Brésilien Amon Tobin emménage au Québec et l'étiquette recrute le Montréalais Kid Koala. On demande toutefois à Jeff Waye ce qui caractérise le son Ninja Tune. En réécoulant les compilations, on s'aperçoit que le label se situait quelque part entre Warp et Mo Wax. Par ailleurs, nos artistes expérimentent sans jamais perdre de vue l'aspect mélodique. Je considère que quel qu'un comme Amon Tobin a aujourd'hui sa place aux côtés de gens tels Aphex

Twin ou Squarepusher. Depuis les premières esquisses de Coldcut, il y a toujours eu ce souci d'inventivité capable de rejoindre un sens de l'humour des plus efficaces. Le DVD est une autre preuve de l'originalité sans cesse croissante de Ninja Tune. Encore selon Waye, l'étiquette s'imaginait naïvement que des chaînes comme MusiquePlus ou MTV allaient diffuser ces clips qui n'ont absolument rien de banal. On était bien naïf de croire que ces trouvailles audiovisuelles en viendraient un jour à se tailler une place à la télé pour ainsi rejoindre

VOIR PAGE 2 : NINJA

Culture

Ninja

SUITE DE LA PAGE E 1

un tout autre auditoire. Finalement, c'est une découverte pour plusieurs.

Un potentiel illimité

Alors que Ninja Tune a été plutôt discret ces dernières années, les mois à venir s'annoncent judicieux. D'ailleurs, la tournée ZENTertainment (de passage à Montréal vendredi prochain à la SAT) propose une affiche fort intéressante avec les Amon Tobin, Kid Koala, Bonobo, Blockhead et Sixtoo dans le cadre d'une même soirée. Très bientôt, ces deux derniers seront à l'honneur avec de nouveaux albums.

Jeff Wayne semble particulièrement heureux d'avoir réussi à mettre la main sur ces jeunes talents au potentiel illimité. Comme il le souligne, Blockhead est un proche collaborateur d'Aesop Rock, qui réalise un hip-hop instrumental très mélodique. *Music By Cavellight* devrait plaire aux fans de DJ Shadow et RJD2. «*En ce qui concerne Sixtoo, Robert a travaillé très fort avec des musiciens de la scène indépendante comme Eric Craven d'Hang Up, Norsola et Thierry de Godspeed You! Black Emperor, de même qu'avec le légendaire Damo Suzuki (anciennement de la*



formation krautrock allemande Can). *Sur Chewing On Glass & Other Miracle Cures, on entend un mélange de hip-hop, de jazz psychédélique et de rock expérimental qui renvoie beaucoup à un certain son très montréalais. Je suis particulièrement fier de cette sortie prévue pour le mois de mai.*

En attendant, il y a aussi beaucoup d'autres projets dans l'air pour Ninja Tune: le volet Solid Steel (à la base, une émission de radio animée par Coldcut) se perpétue en compagnie de l'imprévisible Mr Scruff, The Cinematic Orchestra est en studio et Hexstatic risque de surprendre bien des fans cet automne. On dit également beaucoup de bien de la toute dernière création de Diplo (à paraître en juin sur Big Dada), de même que de la su-

te (et fin) du mémorable premier album de LOUDDAD.

L'année prochaine, Coldcut, Herbaliser et Jaga Jazzist seront de retour. A propos de Jaga Jazzist, une rumeur veut que les Norvégiens soient de passage (pour une première fois) au Québec cet été. Si cela n'était pas assez, Jeff Wayne démarre bientôt un autre label (Tada) avec Patti Schmidt, de l'émission *Brave New Wave*. Mais pourquoi une nouvelle étiquette lorsqu'on travaille déjà chez Ninja Tune? Avec une certaine dose d'humour, Wayne répond: «*Parce que je suis un idiot! Non, sérieusement, c'est un autre truc complètement différent qui va me permettre de diffuser certains artistes locaux qui ne fonctionneraient pas sur Ninja Tune.*» La scène indépendante montréalaise bouge plus que jamais en ce moment. On suit donc de près cette nouvelle initiative parallèle.

ZEN CD
ZEN RMX
(Ninja Tune-Outside)
ZEN TV DVD
(Ninja Tune-Statik)
ZENTERTAINEMENT
À la SAT, 1195, boul. Saint-Laurent, le 19 mars.

THÉÂTRE

L'art et les anars

Philippe Soldevila et Simone Chartrand créent au théâtre Péricope le double de *Le miel est plus doux que le sang*

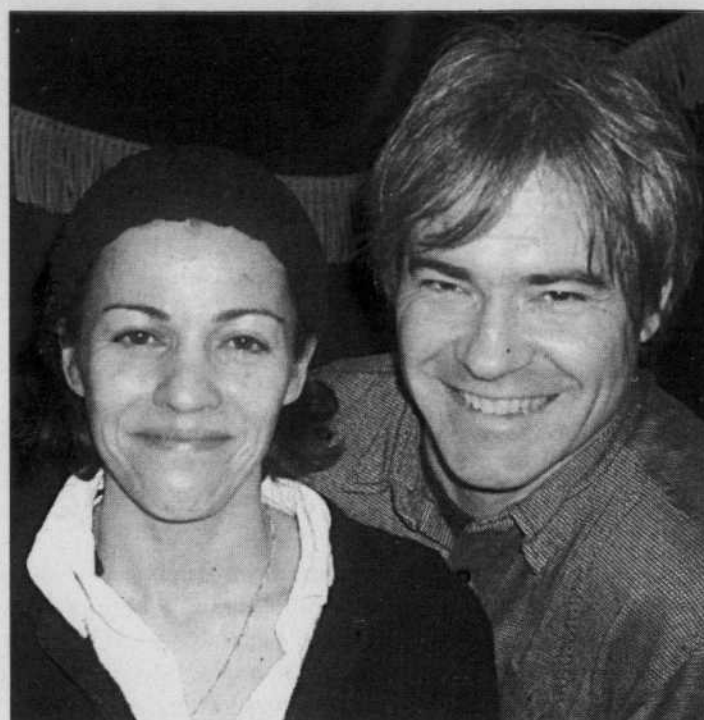
Témoin de la mouvance anarchiste dans l'Espagne des années 1920, *!Anarquista!* de Simone Chartrand et Philippe Soldevila se veut une attaque contre l'inconscience. Petite discussion sur l'art et les anars à quelques jours de la création de cette pièce fort attendue au théâtre Péricope.

ISABELLE PORTER

Le duo n'en est pas à ses premières armes en théâtre «hispanique». D'origine espagnole, Philippe Soldevila avait lancé sa compagnie en 1989 avec *Tauromaquia*. Puis en 1995, les deux créaient *Le miel est plus doux que le sang*, un grand succès critique et populaire. Bonne nouvelle, le metteur en scène nous annonce que *!Anarquista!* est son double. «*Le miel... et !Anarquista! sont comme les deux faces d'une même médaille. La première pièce évoquait la révolution artistique de Buñuel, Garcia Lorca et Dali dans le contexte de surchauffe contestataire de l'Espagne des années 1920. Ce contexte-là devient le cœur de !Anarquista!. On s'est intéressés cette fois-ci à la vision de ceux qui posaient des bombes avec, comme toile de fond, l'ébullition artistique de l'époque.*»

Les personnages du *Miel...* avaient pour amie Lolita, une chanteuse de cabaret qui parlait souvent de son frère anarchiste Marcelino. C'est ce frère qu'on retrouve au centre de *!Anarquista!* (Jacques Laroche), avec son compagnon d'armes (Patrick Ouellet), le roi (Jean-Jacqui Boutet) et une bourgeoise «défroquée» (Tania Kontoyani), entre autres. Le duo songe d'ailleurs à fondre les deux pièces en une ou à les présenter en parallèle.

Pour créer Marcelino, Soldevila et Chartrand se sont inspirés de la vie de l'anarchiste espagnol Buenaventura Durruti



SOURCE THÉÂTRE NIVEAU PARKING

Les auteurs et concepteurs de *!Anarquista!*, Simone Chartrand et Philippe Soldevila.

(1896-1936). Après avoir tué l'archevêque de Saragosse, il tenta, à plusieurs reprises, d'assassiner le roi Alfonso XIII. La pièce se penche sur cette époque.

Dans son dossier de presse, la compagnie le qualifie de «*dernier grand romantique*», mais c'est pour son côté inspirant sur le plan artistique plutôt que politique. Simone Chartrand ne voulait pas écrire de manifeste: «*Moi, je ne voulais pas faire des bons et des méchants, je voulais surtout parler de l'inconscience. L'idée, ce n'était pas de prendre pour les anarchistes. C'est sûr que, quand on écrit, on prend pour les personnages; mais moi, j'ai essayé de prendre pour tout le monde.*» Ainsi, dans la pièce, le roi tortionnaire qui ordonne l'assassinat de centaines d'innocents est aussi un grand amateur d'arts, touché par la révolution artistique. D'ailleurs, ajoute

Soldevila, nous serions un peu mal placés de «prendre pour» les anarchistes: «*Si la dynamique est la même aujourd'hui qu'à cette époque-là, l'échelle géographique n'est pas la même. Pourquoi je serais anarchiste si, dans le fond, je suis le roi? Je peux critiquer Bush mais, en même temps, Bush, c'est moi. Moi, je vis, je pars mon char tous les matins, je pollue. C'est facile d'être anti-Bush, mais qui est ce qu'on tient asservi à côté? Donc, je pense que l'anarchisme, ce n'est pas ici. Ce n'est pas au sein de la grande famille bourgeoise que nous sommes.*»

!ANARQUISTA!

De Simone Chartrand. Mise en scène: Philippe Soldevila. Une production du Théâtre Sortie de Secours. Au théâtre Péricope du 16 mars au 10 avril.

Weill

SUITE DE LA PAGE E 1

après deux ans sur scène presque sans arrêt, il est temps que je me retire un peu.»

Expérience à la fois exaltante et troublante pour la chanteuse que ces retrouvailles de l'automne dernier avec le public européen. «*À Paris, le dernier des trois soirs au Châtelet, le public était grandiose.*» C'est très Diane Dufresne: mesurer la valeur d'un spectacle à la ferveur de l'auditoire. Là-dessus, on ne la trompe pas: un public se sent ou ne se sent pas. Imaginez sa déception quand un auditoire

demeure à distance. Imaginez tout un pays. «*Dans le reste de la France, j'ai trouvé le public d'une grande tristesse. Quelque chose comme une grande peur de se laisser aller, une peur de s'émouvoir et que ça paraisse. J'allais dans les allées et personne ne me donnait la main. Ça me crevait le cœur. C'était comme au cirque, quand le clown s'approche de ton estrade et que tu te dis: pourvu qu'il passe tout droit. Les salles étaient pleines, mais j'avais l'impression de ne pas avoir fait mon travail. Parfois, comme à Toulouse, c'était vraiment bien. Mais j'ai souvent eu cette impression que le monde avait changé. Que la peur s'était installée.*» Peur du terrorisme, des épidémies, des catastrophes naturelles? «*Je pense que c'est la télévision qui fait peur aux gens.*»

Diane Dufresne, elle, n'a peur que d'une chose: mourir avant son temps. Non, elle n'a pas écouté *Folie douce*: Diane Dufresne en paroles et musique, l'exemplaire série radiophonique rediffusée ces jours-ci à la Chaîne culturelle

de Radio-Canada. Non, elle n'a pas visionné sa *Musicographie*. «*Je suis contente que tout ça existe. Je sais que c'est le travail de gens passionnés. Mais je ne veux rien revoir. Et je ne veux pas trop me livrer. Quand on se livre, on s'appartient beaucoup moins. À chaque fois, il faut que je me refasse une vie pour avoir quelque chose à moi.*»

Chanter Kurt Weill, en cela, est presque un répit. «*C'est moi et ce n'est pas moi en même temps. J'en profite.*»

DIANE DUFRESNE CHANTE KURT WEILL

L'OPÉRA DE QUATSOUS, SUITE ORCHESTRALE; SYMPHONIE N° 2; MÉLODIES VARIÉES

Orchestre métropolitain du Grand Montréal, Yannick Nézet-Séguin, chef. À la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA, lundi 15 mars à 19h30, conférence pré-concert gratuite à 18h30.

VUES D'AFRIQUE

Les 20^e Journées du cinéma africain et créole

15 au 24 avril 2004

Info-festival (514) 990-3201

www.vuesdafrique.org

Célébrez avec nous le 20^e anniversaire de Vues d'Afrique à l'occasion de la soirée d'ouverture, le jeudi 15 avril à 19h, Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, partenaire de l'événement.



Place des Arts

AU PROGRAMME:
animation
cinéma
réception

FAITES PARTIE DE LA FÊTE!
PRIX SPÉCIAL : 20 \$
POUR LES 20^e, FAITES VITE CAR
LES PLACES S'ÉVOLENT!

Billets en vente
Place des Arts au
(514) 842 2112 et
au 1-866-842-2112
ou Réseau Admission
au (514) 790-1245

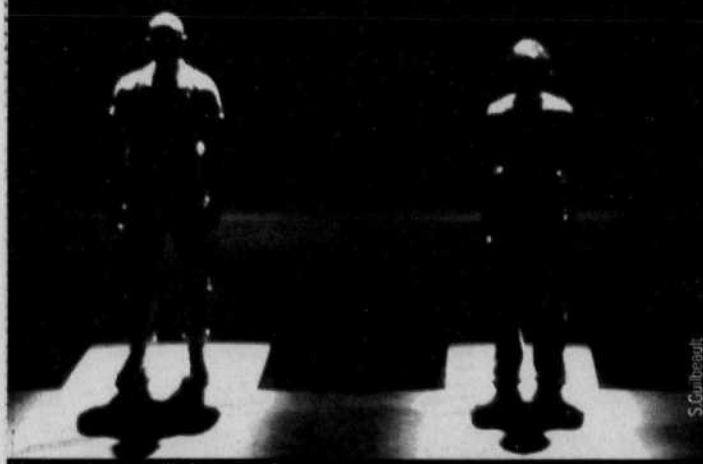


USINE C présente

En vente maintenant
Nombre de places limité

LA NOIRCEUR

de Marie Brassard
avec Marie Brassard et Guy Trifiro
30 mars au 3 avril



Une production d'Infrarouge Théâtre

La mise en scène, la scénographie et l'atmosphère sont fascinantes: la présence des deux acteurs, stupéfiante.

L'envoûtement est provoqué par la présence intense et étrangement sensuelle de Marie Brassard.

Usine C 514.521.4493

Admission 514.790.1245



Madrid, 1920: des femmes et des hommes sacrifient leur vie et celle des autres. Dans le but de provoquer une véritable révolution sociale. Une descente vertigineuse, aux allures parfois surréalistes, au cœur d'une époque trouble et explosive de l'Espagne. Un univers qui n'est pas sans rappeler, à l'échelle mondiale, notre situation socio-politique d'aujourd'hui...

Production Théâtre Sortie de Secours

Texte Simone Chartrand

en collaboration avec Philippe Soldevila

Mise en scène Philippe Soldevila

Du 16 mars
au 10 avril
20 h

2004

Théâtre
PERISCOPE2, rue Cremazie Est, Québec
RÉSERVATION: (418) 529-2183

Théâtre Deuxième Réalité présente
en codiffusion avec USINE C

LE SUICIDAIRE

une comédie de Mikolaj Erdman
Mise en scène et adaptation d'Alexandre Marine
18 au 27 mars



L'histoire d'un homme qui menace sa femme de se suicider. Histoire absolument ABSURDE du point de vue du bon sens et absolument REALISTE du point de vue humain.

Traduction Anne-Catherine Lebeau avec Alexandre Marine, Karyne Lemieux, Maria Monakhova, Igor Ovadis, Isabelle Lemme, Sacha Samar, Marie-Hélène Thibault, Marie-Lyse Forest, Peter Batakliov, David Buyle, Vitali Makarov, Philippe Cyr www.deuxiemerealite.com

USINE C Billets 185/245 521.4493 Admission 790.1245

• Culture •

THÉÂTRE

Un « rien » tout plein

Un peu partout sur la planète, on compte déjà une dizaine de productions du *Collier d'Hélène* de Carole Fréchette. Martin Faucher, Diane Lavalée et Agoumi le portent pour la première fois ici à la scène. La question est de savoir comment ils s'y sont pris...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

On dirait un scénario de film. Ou un texte pour la radio. Ça se passe dans une ville dévastée du Moyen-Orient tout au long d'une balade en taxi à travers des rues jonchées de débris, des gens démolis, des maisons ravagées et des bords de mer envahis par des ruines d'une tout autre époque. On y voit littéralement un monde saccagé par la guerre. On y sent aussi la douleur de ces gens qui ont déjà vu tomber des grands pans de leur vie. C'est là qu'Hélène a perdu son collier. Et qu'elle s'est mise à le chercher.

Mais à la lecture, on se demande tout de suite comment on rendra tout cela sur une scène de théâtre sans y greffer des séquences vidéo et tout un attirail de moyens artificiels... qui collent finalement très peu à l'univers et à l'écriture fine et fragile de Carole Fréchette. C'est la question que j'ai posée au metteur en scène Martin Faucher et à Diane Lavalée, qui renoue ici avec un type de rôle qu'elle a délaissé depuis des lunes — on se souvient d'elle dans *Les Bonnes*, mise en scène par René-Richard Cyr, dans *La Ménagerie de verre* aussi, et dans *Inventaire*.

Une quête

«Le texte pose des défis intéressants, répond Martin Faucher. Il n'a rien d'un documentaire sur une société déchirée par la guerre, même si Hélène est confrontée à un monde en ruine pour retrouver son collier. Il n'y a pas de logique réaliste qui tienne dans son histoire. Il y a son parcours à travers cette ville, mais aussi son parcours à l'intérieur d'elle-même. Et avec une économie de mots et de moyens, avec presque rien, on sait tout cela très clairement et très rapidement. Au bout du compte, le spectateur peut très bien décider que tout se passe vraiment à l'intérieur de sa tête à elle.» Faucher a participé à la mise en lecture du *Collier* lors de la Semaine de la dramaturgie. C'est là qu'il en a vraiment senti les possibilités théâtrales, ce qui ne lui était pas apparu évident lors de la première lecture.

«Je suis resté avec une très forte impression de «voyage», poursuit-il. Une sensation, plutôt, greffée sur l'espace mental dans lequel on se sent quand on est en voyage. Quelque chose qui touche directement à la disponibilité et à la vulnérabilité aussi. Et tout cela a peu à peu donné forme à ce «rien» qu'on verra remplir toute la scène.»



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Le metteur en scène du *Collier d'Hélène*, Martin Faucher, et la comédienne Diane Lavalée.

Pour mettre en scène cette fragilité toute «fréchétienne» qui caractérise *Le Collier d'Hélène*, Martin Faucher explique ensuite qu'il a d'abord choisi d'approfondir le pouvoir de suggestion du texte et, surtout, qu'il a cherché à éviter le «piège de l'illustration».

De l'autre côté de la table, Diane Lavalée est visiblement tout à fait d'accord. Elle poursuit dans le même sens. «C'est un texte simple, dépouillé. Et plein. Un texte qui, dans sa structure même, déborde de mouvements: Hélène rencontre des gens — qui seront tous joués par mon camarade de scène Agoumi —, elle traverse des quartiers dévastés, s'infiltre dans des maisons éventrées... Mais elle raconte tout cela; Hélène nomme les choses. C'est un texte de conteur. L'histoire d'une quête... Pourtant, elle ne s'adresse pas à un public. Elle se parle à elle-même, dans l'absolu. C'est une quête spirituelle; c'est elle qu'elle va trouver en cherchant son ridicule collier en plastique... C'est un texte qui appelle à la sincérité par sa naïveté douloureuse. À la mesure et à la justesse aussi. On ne peut pas trop «en mettre» en le jouant. Il faut être le plus simple, le plus direct possible.»

Tomber pile

D'accord. Mais comment incarner une fois tout cela sur

une scène de théâtre sans que le résultat, que le «rien» apparaisse statique, figé, alors que le texte est si vivant...

Diane Lavalée et Martin Faucher parlent alors tous deux de patience. Du fait qu'ils ont lu et relu et relu encore le texte jusqu'à ce qu'un parcours s'impose de lui-même, jusqu'à ce que tous les mouvements, tous les gestes des personnages «tombent pile». Je ne sais plus lequel des deux a souligné que *Le Collier d'Hélène* est un spectacle «pudique» puisqu'il s'appuie sur un univers «à peine palpable»... Ils rediront aussi que le texte n'a pas à être illustré et que le spectateur aura le loisir de s'y investir et de voyager aux côtés d'Hélène.

En insistant encore, toutefois, j'ai réussi à saisir que la scène du Théâtre d'Aujourd'hui allait être presque nue, à peine discrètement habitée par des «zones», comme dit Martin Faucher. Que la quête d'Hélène allait s'inscrire dans un grand dépouillement mettant en relief la force féminine de l'écriture de Carole Fréchette. Et que, comme le disent d'une même voix les deux complices, tout cela «élève l'âme»...

Pour une fois qu'on reçoit une invitation de ce type-là, on ne voudra pas la rater. Ça se déroule au Théâtre d'Aujourd'hui à compter du mardi 16 mars.

Une comédie à saveur politique

SOLANGE LÉVESQUE

Alexandre Marine, adaptateur, metteur en scène de cette œuvre «absolument absurde du point de vue du bon sens et absolument réaliste du point de vue humain», jouera également le rôle principal de la pièce qui constitue pour lui un pilier du répertoire russe du XX^e siècle. Il s'agit de sa première incursion comme acteur sur une scène francophone. Le trac? Il ne l'a pas encore, «mais ça viendra!», assure-t-il.

«Chef-d'œuvre»: c'est l'expression employée par Marine pour qualifier la pièce d'Erdman dont Meyerhold et Stanislavski se disputaient la mise en scène. Elle fut créée en 1928 par Stanislavski, qui la tenait lui aussi pour une œuvre de génie. Staline devait assister à la première; il ne se présenta pas et délégua plutôt des dirigeants du parti. Sur place, ils firent à gorge déployée, mais la satire politique de la pièce leur resta en travers du gosier. Aussi, en les voyant quitter les lieux sans rien dire après la représentation, les artistes comprirent que celle-ci serait probablement interdite, ce qui fut fait. Quant à son auteur, il fut déporté dans un camp en Sibérie.

«Organique»

«Cette fois-ci, Deuxième Réalité s'attaque à une pièce franchement drôle, qui réunit plusieurs genres, souligne Alexandre Marine. En ce sens, elle se rapproche de certaines œuvres de Molière ou de Gogol et n'est pas sans parenté avec le théâtre

de l'absurde. Grande comédie brillante, très bien rendue par Anne-Catherine Lebeau dans sa traduction, c'est aussi une tragédie qui se termine sur un mode plus grave et qui contient une impitoyable critique de la société soviétique.»

L'argument s'annonce par une dispute de couple autour d'un bout de saucisson. La discussion dégénère et le mari menace de se suicider. «Il résulte de cette menace un enchaînement de circonstances qui transforme la pièce en un spectacle burlesque au travers duquel émergent des questions sociales et existentielles: être ou ne pas être? quel est le sens de la mort héroïque? pourquoi les gens développent-ils des relations entre eux?»

Au départ, Alexandre Marine avait offert le rôle du suicidaire à un comédien québécois qui s'est désisté à cause du tournage d'un film. «Comme le temps des répétitions était compté, que j'avais choisi la pièce et que je connaissais à fond le personnage et le texte, j'ai décidé de jouer moi-même ce rôle. Le fait de cumuler la fonction de metteur en scène et d'acteur est devenu une double expérience que je qualifierais d'organique.»

Marine éprouve un bonheur particulier à côtoyer une équipe dont plusieurs membres ont déjà travaillé avec lui. «Les interprètes sont merveilleux, et le côté ludique de la pièce a créé un lien unique entre nous, explique-t-il. Après les répétitions, nous avons envie de rester ensemble parce que nous avons tellement de plaisir en travaillant à cette

comédie qui, bien qu'elle se passe au début du siècle dernier en Russie, est intemporelle.» En réalité, elle se déroule en Russie quatre ans avant les grands massacres stalinien, à une ère où les appartements étaient devenus rares et où une famille devait se loger dans une seule chambre; c'était aussi une époque très créatrice, alourdie par le fait que chacun devait surveiller ses paroles car il y avait des espions partout, susceptibles de dénoncer qui conque osait parler contre le régime. «Ces apparatchiks sont représentés dans la pièce par le personnage qu'on appelle «le marxiste» ou «le camarade» et qui fait peur à tout le monde, joué par Peter Batakiev. Ce sont des gens comme lui qui seront responsables des grandes purges et de tant de déportations en 1932.»

À la création, la pièce employait plus d'une vingtaine d'acteurs. Alexandre Marine a condensé cette distribution en 12 interprètes, dont six sont d'origine québécoise et six d'origine européenne. À la mise en scène, Marine sera assisté d'Anne-Catherine Lebeau (également traductrice) et de Justine Boulanger. Les concepteurs Julie Desrosiers, Spike Lyne et Marie-Eve Paudeau complètent l'équipe.

LE SUICIDAIRE

Une production du Théâtre Deuxième Réalité, à l'Affiche à l'Usine C du 18 au 27 mars 2004
Réservations: % (514) 521-4493.
Renseignements: 514-521-4493.
www.deuxiemerealite.com.

Le Théâtre Teesri Duniya présente une production de Cahoots Theatre (Toronto) et NeWorld Theatre (Vancouver) en collaboration avec le MAI (Montréal, arts interculturels).

THE ADVENTURES OF ALI & AUI AND THE AXES OF EVIL

Une comédie corrosive et dévastatrice lancée par trois têtes fortement mises à prix, Marcus Youssef, Guillermo Verdecchia et Camyar Chai avec Tom Butler 11 - 21 mars 2004

Billetterie: (514) 982-3386
Réservations de groupe: (514) 848-0238

Un choc frontal avec le Nouvel Ordre mondial à travers écrans, frontières et médias... Présenté au MAI (Montréal, arts interculturels) 3680, rue Jeanne Mance
Mardi - samedi à 20 h - Dimanches à 16 h - Relâche le 16 mars
Nous remercions Patrimoine Canadien, Culture et Communications Québec, la Ville de Montréal, Ontario Arts Council, Toronto Arts Council, Georges Lapou Oplicien, Le Devoir, Mirror, CBC Radio, CBC Television et CKUT.

Un questionnement actuel : la guerre et son absurdité

L'Espérance ou le péché des Dieux

de Michel Azama
Mise en scène : Lorraine Côté

« Intense et d'une unité d'émotion et de forme rare. »
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*

Saison 2003-2004
THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

En soirée seulement, lever de rideau : **Tout le monde**

Avec Serge Bonin, Frédéric Bouffard, Fabien Cloutier, Valérie Deschênes, Valérie Laroche, Catherine Laroche, Myriam LeBlanc, Nicolas Létourneau, Jean-Nicolas Marquis, Olivier Normand-Laplante

Du 19 mars au 3 avril
Jours et horaires: 20 h, samedi, 16 h (Milliers de copies sautées en semaine, 16 h 30, 10 h 30 et 18 h)

Billetterie (514) 253-8974
Admission 514 790-1245
1 800 361-4595
admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est. 25 Papineau ou Vau, autobus 34 25, Pie IX, autobus 139 Sud

JUSQU'AU 27 MARS 2004

DES ROCHES DANS SES POCHESES

DE MARIE JONES TRAD. ET ADAPT. RENÉ-DANIEL DUBOIS
MISE EN SCÈNE YVES DESGAGNÉS
AVEC EMMANUEL BILODEAU ET BERNARD FORTIN

CONCEPTEURS ÉRIC CHAMPOUX, JUDY JONKER, CAROLE CASTONGUAY, CLAUDE LEMELIN, JÉRÔME LABRECQUE, GENEVIÈVE DORION-COUPAL

Bilodeau et Fortin acrobates du théâtre... On les savait talentueux et rigolos, on les découvre ici virtuoses - Journal de Montréal

Des spectateurs(...) fascinés par le jeu des acteurs(...) Une grande page du Rideau Vert - Cyberpresse.ca

Ces deux acteurs doivent compter l'un sur l'autre comme si leur vie ne tenait qu'à un fil. Ou à une réplique - Radio-Canada

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
2 SOUPERS-THÉÂTRE 100\$

(514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

BANQUE NATIONALE

avec l'aimable soutien de nos partenaires: Juste pour rire, et de Jean Lejeune

DERNIÈRE SEMAINE!

Il fallait la sensibilité de Claude Poissant pour conférer à cette utopie statique et étrange son poids charnel et son battant pas peu à asseoir la prégnance de ce théâtre poétique. Je veux dire par là qu'ils transmettent, avec fluidité, les inflexions, sans surcharge et sans psychologisme.
-> Hervé Guay, *Le Devoir*

Une langue absolument incroyable qui demande des comédiens virtuoses et ils ont vu absolument. Un spectacle à aller voir absolument. Un auteur à découvrir.
-> André Ducharme, *Aux arts, etc., Chaîne culturelle de Radio-Canada*

THÉÂTRE PAP présente

Louisiane Nord

de François Godin — mise en scène Claude Poissant

avec Émilie Bibeau, Louise Bombardier, Marie-France Lambert, Vincent Leclerc, Olivier Morin
Équipe de production: Antik Asselin, Ludovic Bonnier, Florence Cornet, Maory Gastelo, Simon Gullibault, Catherine La Frenière, Érik Palardy, André Rioux, Suzanne Trépanier.

À L'ESPACE GO du 20 février au 20 mars 2004
4890, boulevard Saint-Laurent à Montréal
Réservations: 514.845.4890 - Réseau admission: 514.790.1245

Culture

DANSE

Toucher à la moelle de l'humanité

Le duo québécois Jerry Snell et Nadine Thouin s'allie à la Beijing Modern Dance Company pour créer Os



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Os, du Snell-Thouin Project.

FREDERIQUE DOYON
LE DEVOIR

Ce sont deux artistes québécois en exil par goût du risque et de la nouveauté. Peu connus du public québécois, Jerry Snell, musicien et ex-membre de Carbone 14, et Nadine Thouin, chorégraphe et danseuse, forment depuis 1996 la compagnie Snell Thouin Project. Alternant grandes et petites productions dans lesquelles ils explorent les langages du théâtre, de la danse, de la musique et de la vidéo, ils se baladent à travers l'Europe, l'Asie et l'Amérique du Nord.

La dernière fois qu'on les a vus à Montréal, c'était en 2000, lors de la tournée de *Cash, the Performance*. Par l'entremise de Danse Danse, ils reviennent avec une autre production d'envergure, *Os*, créée en collaboration avec la Beijing Modern Dance Company (BMDC), une première dans la jeune histoire de cette compagnie chinoise.

Os, c'est le noyau dur du rap-

port de l'homme au monde, à la nature, à l'époque où l'humanité vivait en symbiose avec son environnement. «Tous les ossements des premières civilisations qu'on découvre définissent beaucoup d'où l'on vient, quand on est arrivés ici, explique Nadine Thouin. Je veux parler d'avant qu'on définisse les choses, qu'on ait une civilisation avec des règles.»

La chorégraphe aime aborder des thèmes qui la dépassent et qui engagent le reste de l'humanité. Ce n'est sûrement pas étranger à sa vie de femme du monde. «Le voyage est une des meilleures écoles au monde. Tu te retrouves dans une autre culture, tu dois t'adapter. J'aime être constamment face à un nouveau défi, me retrouver dans une situation inconnue. Un créateur devrait toujours être dans l'inconnu.»

Un monde meilleur

Les fréquents séjours en Asie des deux artistes et leur amour pour cette région du monde dé-

teignent certainement sur leurs œuvres, et particulièrement sur celle-ci. Mais la chorégraphe ne prétend pas avoir volontairement ajouté des éléments de cette culture. «Ce n'est pas emprunté et collé dans le spectacle, c'est intégré dans nos personnalités, nos influences, précise-t-elle. Mais c'est sûr que ce sont des Chinois qui dansent et, au niveau de la musique, il y a une voix et un instrument chinois qui donnent une couleur asiatique.»

Elle tire toutefois du modèle de vie asiatique un peu d'inspiration pour proposer une vision d'un monde meilleur dans ses spectacles. «Il y a là-bas encore une connexion à la vie que nous autres Occidentaux avons perdue dans notre confort, nos voitures, la télévision, la publicité, déplore Nadine Thouin. Les gens âgés là-bas sont encore en pleine forme, ils vont au marché... Ici, ils sont à l'hôpital.»

Avec *Os*, le tandem Snell-Thouin appelle donc à une «reconnexion de l'homme avec un

pouvoir qu'il a oublié», une foi qui le dépasse, à travers la musique, les images vidéo et la danse énergique des douze interprètes solidement formés de la compagnie chinoise.

«C'est sûr que tout l'aspect plus théâtral et émotif est difficile à aller chercher à cause de la barrière de la culture et la limite du temps — deux mois pour créer le show», souligne la chorégraphe. Le directeur artistique de la BMDC, Willy Tsao, trouve au contraire qu'elle a réussi à toucher les danseurs: «Nadine veut donner une autre qualité, une émotion, et proposer de nouvelles directions aux danseurs, ce qui est très profitable à la compagnie.»

Fondée en 1995, la BMDC, financièrement indépendante du gouvernement, est un peu le symbole du fleuron de la nouvelle manière de mener une institution culturelle en Chine. Sous le joug du communisme, qui réduisait l'art à la propagande, la danse moderne fut longtemps considérée comme le «poison de l'Ouest», source des dérives individualistes. Un vent de libéralisation souffle depuis une vingtaine d'années, qui a permis l'émergence de la BMDC, l'une des deux seules compagnies de danse moderne «approuvées» par les autorités. Mais la BMDC a d'abord connu des débuts chaotiques, alors qu'elle était dirigée par un danseur très connu devenu transsexuel, qui attirait les foules pour les «mauvaises raisons», selon le directeur.

Celui-ci y a mené un grand remaniement, tant administratif qu'artistique, depuis 1999. «J'encourage les danseurs à créer autrement, sans essayer de suivre un style. C'est ma vision de la danse contemporaine: il n'y a pas un seul style.»

Aujourd'hui, la compagnie propose six productions par année à Pékin, sans compter les nombreuses invitations qu'elle reçoit de l'étranger. «Ça aide les artistes à s'épanouir de différentes manières. Ils voient et expérimentent autre chose et ça se reflète ensuite dans leur travail.»

OS

Du Snell-Thouin Project et de la Beijing Modern Dance Company Du 18 au 20 mars au Théâtre Maisonneuve.

Solo... à quatre

Dans *Plus seule qu'en solo*, Dominique Porte prête sa danse au dialogue inusité des musiques de Charles Papisoff et de Laurent Maslé.

FREDERIQUE DOYON
LE DEVOIR

Une véritable tempête de création s'est abattue sur sa vie depuis deux ans: le travail chorégraphique de Dominique Porte apparaît pour la quatrième fois sur scène cette saison. «J'ai eu l'impression de vivre un grand cycle à force d'entreprendre des pièces de groupe, avec beaucoup de mélange de genres et de rencontres avec différents collaborateurs», confie la chorégraphe québécoise.

Si cette expérience foisonnante lui a permis de se ressourcer, elle sent maintenant le besoin de se recentrer sur son travail d'interprète, délaissé depuis deux ans et de l'incarner dans une plus petite forme, le duo, qu'elle livre ici avec Sarah Hanley.

À l'origine du duo, il y a toutefois le souci de respecter l'espace intime et l'individualité artistique de chacun, si bien qu'on pourrait aussi y voir deux solos. D'où le titre, *Plus seule qu'en solo*. «Il y avait un paradoxe que je trouvais intéressant dans ce titre qui allait chercher un état représentatif de ce rapport à l'autre, qui n'est pas toujours celui d'une présence», explique Dominique Porte.

Multiplier les solitudes

«Plus seule qu'en solo est une extrapolation de nos mondes intérieurs individuels qu'on fait cohabiter dans le même espace», sur la même scène, résume-t-elle. Pour mettre cette ligne de conduite à rude épreuve, la chorégraphe a choisi de multiplier les solitudes. Ainsi, au dialogue qui se noue entre les deux danseuses, se superpose celui de deux musiciens aux horizons différents.

«C'est la confrontation d'un monde musical où Laurent Maslé et Charles Papisoff co-composent, décrit la chorégraphe et danseuse. Laurent est au mixer et Charles Papisoff, qui vient du jazz, apporte beaucoup d'instruments acoustiques — piano, clarinette, guitare. Ils amènent beaucoup d'imagination dans l'abstraction des deux formes d'art.»

Ce jeu d'oppositions donne pourtant lieu à une pièce d'une grande clarté, promet-elle, reconnaissant avoir pris plaisir à la complexité dans ces dernières pièces de groupe. «C'est concis, très vif et très dansé, commente-t-elle. Ça vient du ventre, et la variété du son contribue à cela en allant chercher quelque chose de plus viscéral.»

La rencontre musicale est donc une dimension essentielle de cette nouvelle création de Dominique Porte, qui a longtemps et presque exclusivement travaillé avec la musique électronique, surtout celle de Laurent Maslé. L'an dernier, en création à Helsinki, elle mélangeait l'univers électro au piano de Glenn Gould et y trouvait une nouvelle piste de création. «J'ai aimé le mélange des genres», confie-t-elle.

Au cœur du processus qui guide les quatre artistes sur scène, il y a d'abord une grande liberté qui fait en sorte que «la personnalité de chacun se démarque». Pour décrire l'humeur de cette pièce, la chorégraphe évoque ces moments passés au parc à regarder les gens déambuler, à voir les événements se faire et se défaire avec cette vague impression d'ordre, qui conserve pourtant son caractère totalement et délicieusement imprévisible.

PLUS SEULE QU'EN SOLO

De Dominique Porte, du 16 au 20 mars, à l'Agora de la danse.

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

DOMINIQUE PORTE CHORÉGRAPHE
PLUS SEULE QU'EN SOLO
16 AU 20 MARS // 20 H

PERCUTANT VIF SENSUEL INTRIGUANT

sara hanley dominique porte laurent maslé charles papisoff

COLLABORATEURS >
Philippe Dupeyroux, Jennifer Glasgow

PHOTO: CYLLA VON TIEDEMANN

LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

Le Contrat de Tonino Benaquista

Wes
tem
psy
chan
aly
tique

24, 25, 26, 27, 31 mars 2004
1, 2, 3, 7, 8, 9, 10 avril 2004
19 h 30 les mercredis et 21 h les autres soirs

Bain Mathieu 2915, Ontario Est
Métro Frontenac 514.527.1456
Billets 15\$/20\$

lepontbridge

ICI Ville de Montréal Bain Mathieu LE DEVOIR

DANSE D DANSE

« Quand l'Orient et l'Occident se heurtent, le choc est temporel et culturel... Cette chorégraphie énergique et séduisante ne connaît pas les frontières... » — Entertainment News, Guangzhou

« L'amalgame est parfait... » China Daily, Beijing

« À surveiller. Pour l'exotisme. » Le Devoir

Snell Thouin Project
Beijing Modern Dance Company
Québec / Chine

Os
18, 19, 20 mars, 20h

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets :
(514) 842-2112, (514) 790-1245

CHORÉGRAPHE > Jean-Pierre Perreault
MISE EN SCÈNE > Martin Faucher
DIRECTION MUSICALE > Bertrand Chénier
MUSIQUE > Bertrand Chénier > Michel Gagnonville
CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES > Louis-Pierre Yvanier
COSTUMES > Denis Lavie
RÉPÉTITRICE > Christian Charles
AVEC 6 INTERPRÈTES > Dominique Hatcher, Laurence Lemieux, Ken Roy, Mark Shank, Sooya Stefan, Sarah Williams

« JE NE M'INTÉRESSE PAS À L'ART, MAIS À LA VIE. » J.-P. PERREAULT

les petites sociétés

> dernière création de >> **JEAN-PIERRE PERREAULT**
EN COLLABORATION AVEC LE PLAC DES ARTS
CRÉATION, HOMMAGE ET RÉTROSPECTIVE

> MARS 24, 25, 26, 27, 31, > AVRIL 1, 2, 3, >> 20 h

> ADULTE 20,00 \$ >> JEUNESSE 24,00 \$ (12 ans et moins)
> RENSEIGNEMENTS 514.842.2112 >> 1.866.842.2112

EXPOSITION D'ŒUVRES DE JEAN-PIERRE PERREAULT DANS LE HALL DES PAS PERDUS : 22 MARS AU 3 AVRIL >> ATÉLIER « DANSE PERREAULT » POUR TOUS AVANT LES REPRÉSENTATIONS DU 17 AVRIL (15 h) >> CONFÉRENCE AVANT LA REPRÉSENTATION DU 26 MARS (15 h) >> L'ESPACE DE LUMIÈRE JEAN-PIERRE PERREAULT, BRUYÈRE VISUEL >

40 ans

Placé des Arts

SaGeste - solos de femmes
à l'occasion de la Journée Internationale de la Femme

Claudia Fancello (Montréal)
Sarah Skaggs (New-York)
Sally Morgan (Halifax)

11, 12, 13 mars 2004 à 20h30
14 mars à 16h00

Tangente
DANSE CONTEMPORAINE
840, rue Cherrier, métro Sherbrooke
billetterie 514.525.1500
www.tangente.qc.ca

LE DEVOIR

DE VISU

Un parcours varié à la galerie Art Mûr

Renée Duval,
Rebondissement/Reverb
Katharine Harvey et Kathryn
Lipke Vigessa, *Eau*
Jusqu'au 20 mars
Claude Ferland, *Cold Days*
Jusqu'au 3 avril
Galerie Art Mûr
5826, rue Saint-Hubert

MICHEL HELLMANN

La galerie Art Mûr ressemble de plus en plus à un petit musée... De nouveaux espaces, au deuxième étage, viennent s'ajouter à la surface d'exposition déjà énorme du rez-de-chaussée. Cet ancien magasin de meubles de la rue Saint-Hubert commence à être utilisé à son plein potentiel.

Les propriétaires Rhéal-Olivier Lanthier et François Saint-Jacques présentent actuellement une exposition solo de Renée Duval, une autre de l'artiste vidéaste Claude Ferland, ainsi qu'une exploration autour du thème de l'eau par Katharine Harvey et Kathryn Lipke Vigessa. L'espace est également occupé par des œuvres d'étudiants de Concordia (dans le cadre du festival Art Matters) ainsi que par une exposition présentée par le Conseil des arts textiles du Québec...

La série de tableaux figuratifs de Renée Duval accueille le spectateur dans la première salle et le surprend par l'apparente simplicité du sujet: des arbres. Non pas des forêts romantiques ou idéalisées, mais plutôt des fragments, des détails de paysages, peints d'une manière très réaliste et détachée. Pour l'artiste, c'est «l'impact sensori-visuel qui prime», l'effet premier que l'on ressent quand on est confronté aux tableaux. L'importance accordée à la perception se voit clairement dans *Raga n° 2* (pommetier), une œuvre curieuse dans laquelle les feuillages d'un arbre sont peints sur des rondelles de bois. Ces cercles de différentes tailles accrochés au mur représentent des instants et font penser à des regards furtifs. Dans certains tableaux apparais-



Avec *Cold Days*, une série d'installations vidéo, Claude Ferland nous présente son univers mélancolique.

sent des mains. Elles semblent vouloir cerner, encadrer l'espace. Font-elles référence à l'artiste ou au spectateur? Peut-être aux deux: l'exposition s'intitule d'ailleurs *Rebondissement*...

L'installation *Currents* de Kathryn Lipke Vigessa explore d'une manière poétique le thème de l'eau. Créée à partir de matériaux naturels, une espèce de pirogue suspendue est entourée de cailloux. Du plafond pendent des fioles en verre qui contiennent des échantillons d'eau, recueillis dans différents endroits, du fleuve Saint-Laurent à l'océan Arctique en passant par les Grands Lacs. Cette œuvre avait été présentée en 2001 à la Maison de la culture Mercier dans l'exposition *Locus in Quo*. L'intention, décrite alors dans le texte de présentation, était de «faire éprouver au spectateur l'immensité des préoccupations environnementales et la complexité des liens entre tous les phénomènes naturels». Un projet ambitieux, mais le symbolisme qui se dégage de cette œuvre complexe, d'inspiration primitive, pousse certainement à ce genre de méditation.

Katharine Harvey, elle, exprime sa fascination pour l'eau en

cherchant à reproduire en peinture la texture du liquide. Elle applique de nombreuses couches successives de gel acrylique sur une surface pour créer un effet de fluidité. Dans *Porthole*, un trou (qui nous fait penser à un hublot de bateau) dans la matière gélatineuse apparaît comme un œil dans un océan embrumé. L'effet est original et on regrette que l'artiste ne pousse pas cette exploration plus loin car ces tableaux ont un caractère répétitif.

Au deuxième étage, on trouve des œuvres plus expérimentales... Avec *Cold Days*, une série d'installations vidéo réalisées à Montréal, à Paris et à Berlin, Claude Ferland nous présente son univers mélancolique. Mêlant images et musique, l'artiste s'approprie l'esthétique du clip vidéo. L'œuvre *Cold Day* est typique de sa production. Projetée sur deux écrans, elle fait ressortir un sentiment de claustrophobie, de déception. Un homme essaie de s'échapper d'un désert glacé et tente de rejoindre, en vain, le jardin, métaphore du paradis perdu, qui se trouve devant lui sur l'autre écran. Quand il semble l'atteindre, la scène se renverse et tout re-

commence... Allégorie de la condition humaine, «confrontation de l'homme avec la nature», l'angoisse qui se dégage ici se retrouve dans les autres œuvres. Dans *Time* on voit un rhinocéros tourner misérablement dans un espace restreint. Les vidéos accompagnées de musique s'apparentent à des rêveries parfois cauchemardesques dans lesquelles on détecte néanmoins une certaine dose d'humour, d'autodérision, notamment dans *Fucking Cold Days*, où des injures accompagnent une séquence vidéo sur un écran LCD.

Soulignons finalement les œuvres des étudiants de Concordia. L'exposition *De/Action*, qui avait réservé de belles surprises, se termine aujourd'hui et sera remplacée par *You Are Here/Vous êtes ici* jusqu'au 27 mars. À voir également: l'installation-performance de Lalie Douglas, exposée dans le cadre du Conseil des arts textiles du Québec. Faisant référence au tableau de Louis Toqué *Madame Dangé, épouse du général Balthazar Dangé du Fay* (1753) au Louvre, l'artiste travaille à une «frivolité», une technique de dentelle, occupation élégante sans but particulier dont la «seule utilité était d'exprimer l'aversion féminine pour l'inactivité totale». Cette œuvre remet en question le rôle du travail et du loisir féminins selon les normes et attentes de la société actuelle. Les performances de Lalie Douglas auront lieu à différents moments tout au long du mois.

Prendre le temps

DIXIÈME TEMPS:
REGARDER DEBOUT,
DORMIR DESSOUS

Martin Boisseau
Du 26 février au 27 mars
Galerie Graff
963, rue Rachel Est

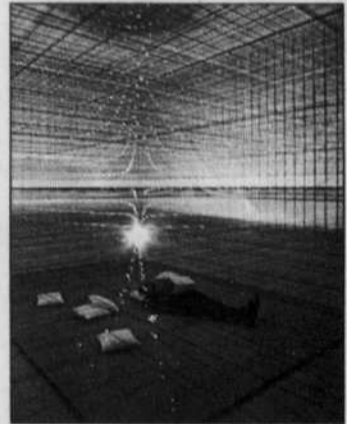
MICHEL HELLMANN

Vue de l'extérieur, la galerie Graff semble presque vide, comme si l'on était en train d'installer une exposition. Dans la salle, on aperçoit simplement un long rouleau de papier accroché à un mur et sur lequel est tracée une ligne.

Ce dessin, un peu décevant à première vue, nous guide vers l'installation principale dissimulée derrière un rideau, dans la pièce du fond. L'effet de surprise est total: une multitude de fils disposés en grille envahissent l'espace et empêchent d'avancer, comme une espèce de toile d'araignée quadrillée qui monte jusqu'au plafond. Il faut ramper sous la structure et venir s'allonger sur un tapis pour la regarder en contre-plongée. Dans cette position, on se laisse imprégner par l'atmosphère à la fois étouffante et relaxante dégagee par l'œuvre («espace de détente iconique», selon l'artiste). Une lampe diffuse sa lumière sur les fils et crée une illusion d'optique qui brouille notre sens de profondeur, de l'évaluation des distances.

Dixième temps, regarder debout, dormir dessous, projet final de la série des Temps de Martin Boisseau, vient conclure une recherche

amorcée il y a plusieurs années. Il s'agit de la réalisation la «plus radicale et la plus calme» de cette série. Comme dans les autres œuvres de la série, la réflexion est axée sur le mouvement. Un contraste se crée entre le déplacement du spectateur «debout» qui regarde la ligne du dessin à l'entrée de l'exposition et le corps couché sous l'installation. Moins mécanique que les œuvres précédentes (qui s'apparentaient plus à des machines), ce «dixième temps» est une réflexion sur l'évanescence. Les fils de la «toile d'araignée» sont en fait des rubans vidéographiques vierges sortis de leurs bobines puis étirés — rappel de l'intérêt de l'artiste pour l'image filmée. Une œuvre qui invite notre participation active et mélange minimalisme et Op-Art d'une manière séduisante.



L'installation de Martin Boisseau à la galerie Graff.

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

du mercredi 3 mars au samedi 27 mars 2004

Renée Mao Clavet

«Cœurs et âmes» - sculpture

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

arts visuels

Beaded Prayers Project
Sonya Clark (USA)

Du 18 mars au 24 avril

Vernissage: jeudi 18 mars, 17 h 30

Entrée gratuite

Atelier de fabrication d'amulettes
avec l'artiste: samedi 20 mars, 13 h à 16 h

Réservations: 982-3386 (nombre de places limité)

Montréal LE DEVOIR

mai
100 Avenue des Artistes
3 680, rue Jeanne-Mance
www.mai-qr.ca

STÉPHANIE BÉLIVEAU

Figures archaïques
Peintures récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

GALERIE GORA

art contemporain international

Annie Gervasi
Michel Langlois
François Belpaire

Du 9 au 27 mars 2004

460, rue Ste-Catherine O, suite 205
mardi - samedi: 12h - 15h
www.gallerygora.com Tel. 514.679.9694
Metro Place-des-Arts

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

Samedi 24 avril

De Millet à Matisse

au Musée du Québec

Prix spécial jusqu'au 24 mars!

Dimanche 16 mai

Conférence et concert

Une matinée à l'OSM:

de grandes œuvres,
de belles voix!

4-5-6 juin

Kingston - Toronto - Kleinburg

Trois jours de découvertes

Prix spécial jusqu'au 15 mars!

(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rivermont

LES COLLISIONS FRONTALES DE
CRÉATION caféjnePRÉSENTENT
ET LA COMPAGNIE ET MARIANNE ET SIMONUNE CRÉATION DE / Estelle Clareton
AVEC / Sylvain Lafortune et Julie Marciel

Du 17 au 27 mars 20h

MONSIEUR EST UNE CO-PRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE
MONSIEUR ET TRIO MÉTAL SONT UNE CO-DIFFUSION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

UNE PIÈCE CHORÉGRAPHIQUE DE / Catherine Tardif
EN COLLABORATION AVEC LES INTERPRÈTES / Marc Boivin,
Éric Bernier (du 24 au 27 mars), Gary Boudreault
et Daniel Parent (du 17 au 20 mars)
DIRECTION MUSICALE / Michel F. Côté

Théâtre de Quat'Sous

100, AVENUE DES PINS EST / RÉSERVATIONS: (514) 845-7277

22^e Festival International
du Film sur l'Art11 - 21 MARS 2004 / MONTRÉAL
WWW.ARTFIFA.COM

Expositions

Événement 11

11 au 21 mars, Foyer Paul-Blouin, Cinéma québécoise

Dieppe: Paysages et installations

Exposition d'œuvres photographiques de Bertrand Carrière reliées à son film 913.

Entrée libre

Dans le film 913 Bertrand Carrière rend hommage au 913 soldats canadiens tombés sur les plages de la Haute-Normandie en 1942, parmi les 4963 ayant pris part à l'opération Jubilee en réalisant une vaste installation photographique éphémère in situ. L'exposition à la Cinéma québécoise nous propose deux séries de photographies couleurs tirées des travaux de l'artiste, extraites de son film.

Événement 12

11 au 21 mars, Kiosque d'information du FIFA

Lomo Cameras - Exposition interactive

De 12 h à 21 h, à la Place des Arts

Le Festival International du Film sur l'Art et la Société de Lomographie Internationale proposent un projet in situ qui fait écho au film documentaire Lomo Cameras: Shoot Before You Think, réalisé par Alex Graham. Ce moyen-métrage pose un regard fascinant sur le monde de la «lomographie» et sur l'appareil photo qui l'inspire. Chaque jour, les milliers de personnes qui pratiquent la «lomographie» dans le monde expérimentent, cherchent à échanger, exposent et se rencontrent.

Tout au long du festival, le public est invité à participer à des ateliers de photographie interactive et spontanée. Des caméras Lomo sont mises à la disposition des festivaliers sur présentation d'un billet du FIFA. Les photos seront par la suite exposées à la Place des Arts près du kiosque du FIFA.

LE DEVOIR

Cinéma

eXcentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

OUTREMONT
1246, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE
de Sylvain Chomet
France/Canada/Belgique, 2003, 80 min. (G).
Lundi 15 mars 19 h 30

Trou à rats

LE DERNIER TUNNEL

Réalisation: Erik Canuel. Scénario: Paul Ohl, Mario Bolduc. Avec Michel Côté, Jean Lapointe, Christopher Heyerdahl, Nicolas Canuel, Sébastien Huberdeau, Marie-France Marcotte. Image: Bernard Couture. Musique: Michel Corriveau.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Comment, avec un budget inférieur à cinq millions, réussir à faire un film d'action efficace, bien mené, bien monté et par surcroît bien joué? C'est un peu le pari qu'a remporté le Montréalais Erik Ca-

nel avec *Le Dernier Tunnel*, capable de concurrencer des productions américaines cinq fois plus onéreuses.

Le film n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un bon thriller et ne fait pas la course aux festivals, mais il possède un charme de plus dans son exploration de l'intimité des personnages. Après un début d'année tiédasse au cinéma québécois, *Le Dernier Tunnel* est le premier film maison de la cuvée susceptible de séduire le grand public, si gâté l'an dernier par son septième art. D'autant plus que des têtes d'affiche comme Jean Lapointe et Michel Côté, au meilleur de leur forme, y tiennent ici les rôles principaux.

On devait déjà à Canuel l'amusante *Loi du cochon* et le plus raconteur *Nez rouge*. Avec *Le Dernier Tunnel*, il manifeste un talent évident pour sauter de l'action au huis clos sans égarer son rythme au passage.

Adapté d'une aventure du criminel Marcel Talon, qui tenta avec quelques complices de dévaliser en 1993 la Banque de Montréal à travers un tunnel creusé dans le Vieux-Montréal à partir d'excavations d'égout, le film est avant tout l'aventure de quatre hommes différents qui doivent se supporter dans leur trou à rats en attendant le grand jour du braquage. Amitié, haines, quête de pouvoir, tout sera au rendez-vous.

Michel Côté, dans la peau de Marcel Talon, hérite du rôle le plus complexe du lot, puisque ses amours tendres avec sa femme (très émouvante Marie-France Marcotte) sont abordées en parallèle avec la préparation du coup furtif où il revêt sa carapace de dur, mais aussi son amitié fervente avec Fred (Jean Lapointe). Le crâne à moitié rasé, l'interprète de *Cruising Bar* tient ici un des meilleurs rôles de sa carrière. Le réalisateur n'a pas fait appel à son humour de surface, ni à ses œillades de séducteur, mais à une force à la fois brute et fragile, cachée en eau profonde.

Jean Lapointe, qui incarne la figure sentimentale et pudique de son ami malade, compose un excellent truant au cœur tendre, joué à l'instinct par cet homme entier. En parallèle, Christopher Heyerdahl en glacial Smiley et Nicolas Canuel en brutal Vincent sont les faces «ombres» et bien découpées qui mettent en lumière l'amitié virile et profonde liant les héros principaux.

D'un film axé sur les relations des personnages entre eux à travers les huis clos de l'intimité amoureuse de Marcel Talon et du tunnel sombre où les luttes masculines fermentent, *Le Dernier Tunnel* passera en mode action avec le cambriolage de la banque, la prise d'otage, les explosions et autres cascades bien articulées. Le tout s'emboîte dans un montage serré, efficace, sans temps morts. Canuel ne bouleverse pas le film de genre avec *Le Dernier Tunnel*, mais il lui donne un allant, une transe et un professionnalisme qui lui confèrent chez nous une maturité nouvelle.



Dans *Falling Angels*, Scott Smith cherchant la vérité des émotions dans les détails et les regards davantage qu'à travers les décors et les dialogues.

Une expérience de l'apesanteur

FALLING ANGELS

De Scott Smith. Avec Miranda Richardson, Callum Keith Rennie, Katherine Isabelle, Kristin Adams, Monty Gagné. Scénario: Esta Spalding, d'après le roman de Barbara Gowdy. Image: Gregory Middleton. Montage: Reginald Harkema. Canada, 2003, 109 minutes.

MARTIN BILODEAU

La famille canadienne ne s'est jamais si mal portée, à en croire les films que les cinéastes expédient occasionnellement de ce côté-ci du mur linguistique. Après *Turning Paige* et *Flower & Garnet*, c'est au tour de *Falling Angels*, de Scott Smith (*Rollercoaster*, inédit chez nous), de pousser son cri de douleur depuis les entrailles de la banlieue.

À la différence de ses prédécesseurs, ce Vancouverois a de la perspective et de l'humour à revendre, à l'instar de l'écrivaine Barbara Gowdy, auteure du roman du même nom dont le film est tiré. Campé dans l'Ontario bla-

fard d'un automne-hiver 1969, *Falling Angels* démarre comme un documentaire animalier dont les sujets auraient été prélevés au hasard parmi ceux de centaines de *vivariums* (lire: bungalow) identiques ou semblables.

L'échantillon retenu possède ceci de particulier que la vie semble s'y être arrêtée. Mary, la mère, défendue par Miranda Richardson, est dépressive et alcoolique. D'aussi loin que puissent se souvenir ses trois filles adolescentes, elle a toujours passé ses journées et ses nuits sur le canapé du salon. Lou (Katherine Isabelle), Sandy (Kristin Adams) et Norma (Monty Gagné) se relaient à ses côtés, qui pour changer les postes du téléviseur, qui pour ajouter une rasade de whisky dans son café, qui pour lui apporter ses tartines du matin.

Ce désordre autour de l'«animal domestique» est compensé par la discipline militaire imposée par le patriarche (excellent Keith Callum Rennie), obsédé par la menace atomique au point de faire construire un abri nucléaire sous la cour. L'abri, dans lequel il a fait passer leurs deux semaines de vacances à ses filles, dix ans plus tôt (épisode revisité en flash-back), constitue la métaphore de l'utérus maternel duquel les trois filles devront s'extraire — et avec elles,

les mauvais souvenirs qui paralysent le présent — afin d'aller à la rencontre du monde et de l'avenir.

Peu à peu, le point de vue vient se centrer autour du personnage de Lou, cadette de la famille, en révolte ouverte contre son père. Du coup, Smith polarise son monde construit autour de la folie tranquille de la mère. La mise en scène, très habile, fonctionne selon un système de tension et de relâchements, où l'humour jaillit parfois des instants les plus tristes et où la musique rétro, employée avec économie, compense les lacunes d'une direction artistique minimaliste.

L'approche des personnages et de l'époque est intelligente, délicate, sans effets de style inutiles. Scott Smith cherchant la vérité des émotions dans les détails et les regards davantage qu'à travers les décors et les dialogues. Avec pour résultat une expérience subtile d'apesanteur, provoquée par une distribution admirable. Devant une Miranda Richardson formidable en ménagère paralysée de l'intérieur, Katherine Isabelle compose une Lou pleine de fougue et de maladresse hormonale, à travers laquelle filtre les émotions complexes, fulgurantes et contradictoires qui nous sont données à vivre au contact de cet étonnant *Falling Angels*.



Jean Lapointe et Michel Côté dans *Le Dernier Tunnel*.

CHCEUR
SAINT-LAURENT

Haydn
La Création

BENJAMIN BUTTERFIELD
TÉNOR

DONNA BROWN
SOPRANO

SEAN WATSON
BASSE

ENSEMBLE AMATI

DIMANCHE 21 MARS 2004, 19H30
Église St-Jean Baptiste, 309, rue Rachel Est, Montréal
(COIN HENRI-JULIEN, MONT-ROYAL)

BILLETTS 45\$ 30\$ 15\$
www.choeur.qc.ca

LES BORAÉDES Saison 2003-2004
Francis Colpron - directeur artistique

INVENZIONI STRAVAGANTI
26 MARS 2004 :: 20h00
Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

DEUTSCHE CONCERTI
21 MAI 2004 :: 20h00
Concertos et suites concertantes de Bach et de Telemann

NOUVEAUTÉ :: ACIS & GALATEA DE HANDEL
CD double :: ATMA Classique

BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$
PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$
*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Pour information et passeports:
LES BORAÉDES DE MONTRÉAL
T : 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com

LE DEVOIR

Québec

SAO

MUSICACTION

MUSIQUE

1^{er} Spectacle de la FRANCOPHONIE
Samedi 20 MARS 2004 à 19h30
Journée de la Francophonie

À l'Auditorium du Collège de Maisonneuve
3800, rue Sherbrooke est, Montréal

«La chanson et la poésie rendent hommage à la langue»

Animé par ANGÈLE COUTU

UN SPECTACLE TOUT EN MOTS ET EN MUSIQUE!

CHANTEURS: Pablo BENITEZ | Catherine BAZIN
Carmen GIRARD | Annie LÉGARE
Tricia FOSTER | Ramón CESPEDÉS

CONTEUSE: TURLUTUTU

LECTRICES: Angèle COUTU | Monique DUPLANTIE
Annie LÉGARE | Maria NEVES
Danielle R. PÉREZ

MUSICIENS: Jean-François DUCHESNE, pianiste
Jean-Pierre GAGNÉ, guitariste
Hermine GAGNÉ, violoniste de l'Orchestre
Symphonique de Chicago
Jean-Christian HOUDE, contrebassiste
Guillaume LANDRY, batteur
Claude LÉPINE, percussionniste

Billets en vente sur le Réseau Admission
514 790 1245 | 1 800 790 1245 | www.admission.com

Misez sur
Jacques Offenbach
et passez une soirée inoubliable!

Les Productions Rigolotto et
Clermont Tremblay présentent

• Le soixante-six
• Une demoiselle en loterie

Deux opérettes en un acte
sur le thème du gain et de la loterie

Anne Saint-Denis, soprano • Pascal Mondieig, ténor
Clermont Tremblay, baryton • Myriam Bernard, pianiste
Jean-François Gagnon, mise en scène
Ginette Grenier, scénographie et costumes • Renée Couture, éclairage

Au Gesù
samedi 13 mars, 20 h 00
dimanche 14 mars, 15 h 00

1200, rue de Bleury, Montréal (Métro Place des Arts) • Réservation : (514) 861-4036

Billets: 29,50\$, étudiants et aînés 27\$, groupes (10 pers. et plus) 25\$
Réservations : (514) 861-4036 et (514) 729-5079

AMMISSION

Le Gesù

Québec

Hydro Québec présente

Pro Musica

SÉRIE ÉMERAUDE | Billets: 25\$, 20\$, 12\$
(taxes et redevance en sus)

Lundi, 15 mars 2004, 20 h
VLADIMIR LANDSMAN, violon
CARMEN PICARD, piano
Kreiser, Beethoven, Chostakovitch, Prokofiev, Igor Frolov

Mardi, 23 mars 2004, 20 h
LE QUATUOR À CORDES DE LEIPZIG
Beethoven, Berg, Brahms

PRO MUSICA
Renseignements : (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)

Québec

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service

Cinéma

Richard Jutras, l'homme caméléon



Martin Bilodeau

En prenant place dans son salon, lundi dernier, je me sentais comme Claude Fortin pénétrant dans l'intimité de Serge Laprade dans *100 % Bio*. Comme Laprade, Richard Jutras est un vrai personnage, porteur d'une histoire que je m'en venais chercher avec mes gros sabots — que j'ai laissés dans le vestibule, heureusement. Car Richard Jutras (qu'il ne faut pas confondre avec le cinéaste de *Hit and Run*) a vu pleuvoir.

Moins longtemps que Laprade, cela dit, quoiqu'à 42 ans, il compte déjà 28 ans de métier (!). On connaît son visage pour l'avoir vu mille fois à la télévision, dans de nombreuses séries télé (*Omertà*, *Le Dernier Chapitre*), et reconnu traversant l'écran, à vitesse variable, dans une panoplie de productions américaines tournées à Montréal. C'est en voyant son nom aux génériques de *Secret Window* (à l'affiche) et de *Taking Lives* (en salle le 19) que l'idée m'est venue d'aller à la rencontre de ce caméléon mieux connu des agents de casting américains que des médias québécois.

Son salon confortable est un musée de sa petite histoire professionnelle. Parmi les nombreuses photos encadrées qui hérissent les meubles vernis, Jutras attire mon attention sur celle où il pose avec une Anjelina Jolie resplendissante: «*Elle dégage quelque chose de magique*», dit-il en se remémorant avec émotion le tournage de *Taking Lives*, l'été dernier, pendant lequel il a partagé une heure de lunch avec la belle Lara Croft et son bébé.

Richard Jutras (les Anglais prononcent *writcherd djoutraw*) a beau être de toutes les aventures (il sera la vedette du prochain *Conte pour tous*, *Un été avec les fantômes*), être reconnu du milieu de la comédie musicale (il était La Tremouille dans *Jeanne la Pucelle*) et apprécié des cinéastes d'ici (Denys Arcand, Emile Gaudreault, Yves Simoneau, Pierre Gang ont déjà fait appel à lui), son étoile brille à l'abri des regards médiatiques des deux solitudes. Et pour cause: ses rôles sont le plus souvent modestes et ses efforts d'auto-promotion s'orientent avant tout vers ceux qui lui donnent du travail.

Les tournages américains, qui se succèdent chez nous depuis le début des années 90, lui ont procuré une niche confortable: «*Comme on dit, je suis devenu un gros poisson dans un petit étang*», lâche-t-il pour expliquer sa présence aux génériques de films aussi diversifiés que *Mrs. Parker and the Vicious Circle* (d'Alan Rudolph), *Where the Money Is* (de Ridley Scott) et le mégasuccès *The Whole Nine Yards*, où il partageait l'écran avec Bruce Willis et Matthew Perry: «*J'apparais dix minutes dans ce film, mais vous n'avez pas idée de la bizness que ça m'a apporté*».

Malgré son patronyme, ce «p'tit cul de Verdun», benjamin de quatre enfants issus d'une mère franco-irlandaise, parle anglais avec «l'accent standard américain», qu'il a savamment entretenu dès l'adolescence. En revanche, son accent français se trouve teinté de résonances anglo-saxonnes, et il a souvent re-

cours à l'anglais pour expliquer ce qu'aucun francophone ne lui a jamais demandé.

Richard Jutras a choisi de vivre son rêve américain à l'échelle d'une île, une ville. En 1977, alors que tout le monde s'en allait à Toronto, lui a choisi de rester: «*Ma vie était ici*». Et maintenant, qu'Hollywood est venu jusqu'à lui, qu'il fait partie de la famille élargie, il n'éprouve aucune envie de s'exiler sur la côte ouest américaine. Et la présumée menace de voir se refermer la vanne des tournages étrangers ne l'effraie guère, lui qui faisait partie, il y a vingt ans de cela, de la distribution de *L'Hôtel New Hampshire*: «*Je fais ce métier depuis que j'ai 14 ans. J'ai travaillé avant qu'il y ait des tournages américains ici et je travaillerai après*».

Et vogue le navire, donc, pour ce gars rompu à l'exercice du chauffeur le cueillant à sa porte pour l'amener sur le plateau où l'attend une loge, parfois même une roulotte. «*Mais je ne passe pas tout mon temps là-dedans*», précise celui qui, entre deux prises, préfère aller bavarder avec les membres de l'équipe, sans égard à la position hiérarchique de chacun.

L'expérience lui a appris à ne pas rester dans son coin. Ainsi, lorsqu'à 17 ans il décroche un rôle muet dans le téléfilm *The Wordsmith*, il s'empresse d'aller se présenter à Saul Rubinek, qui tient le rôle principal de cette production réalisée par... Claude Jutra. Aussitôt, Rubinek rassemble les deux hommes en déclarant: «*Vous devez être parents*». Sensible à la coïncidence, et en reconnaissance d'une parenté possible mais lointaine, le réalisateur de *Mon oncle Antoine* offre à Richard Jutras quelques répliques. Sa voix trouvée, sa voie était tracée.

Maintenant qu'Hollywood est venu jusqu'à lui, qu'il fait partie de la famille élargie, Richard Jutras n'éprouve aucune envie de s'exiler sur la côte ouest américaine

◆ ◆ ◆
Ceux qui ont aimé la série radiophonique que la Chaîne culturelle de Radio-Canada consacrait récemment à la carrière de Denys Arcand savent sans doute que l'auteur de cette série, Réal Laroche, est à mettre la touche finale à la biographie qu'il a consacré au réalisateur oscarisé des *Invasions barbares*. Un coup de fil passé cette semaine à Pierre Fillion, conseiller éditorial chez Leméac et directeur littéraire de cet ouvrage, m'apprenait que la parution de cette biographie est prévue pour septembre ou octobre. «*On ajoute une ligne chaque semaine*», lâche-t-il à la blague, précisant que l'ouvrage portera sur la pensée, l'écriture et l'univers d'Arcand, univers très proche, selon Pierre Fillion, de la littérature. À suivre...

◆ ◆ ◆
Il faut des fous pour changer le monde et Simon Goulet est en bonne position pour y parvenir. Non seulement a-t-il passé onze ans à «garrocher» de la peinture dans les airs afin de créer sa cinépeinture *Oïo*, mais voilà que ce doux dingue a loué pour une semaine la salle 2 du cinéma Quartier latin. Jusqu'à jeudi soir prochain, on peut passer et voir son œuvre magistrale de neuf minutes, projetée tous les quarts d'heure, entre 12h et 23h. Qui plus est, l'entrée est libre, sinon pour une petite contribution volontaire que je vous encourage à fournir, sinon avant la projection, du moins après. Au-delà du splash de génie, cette diffusion inusitée d'*Oïo* fait l'effet d'une invitation à passer sous la tente pour aller voir l'invention magique des frères Lumière. Fallait être un peu barjo pour penser à ça. Longue vie à Simon Goulet et à *Oïo*.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien *Aux arts*, etc. (*midi dix*) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johanne Despins.

Diane Dufresne

CHANTE KURT WEILL

L'Opéra de quat'sous, suite orchestrale
Symphonie n° 2 • Mélodies variées

Lundi 15 mars, 19 h 30



Yannick Nézet-Séguin, chef



Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Inspiré inspirant

Conférence pré-concert gratuite à 18 h 30

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245



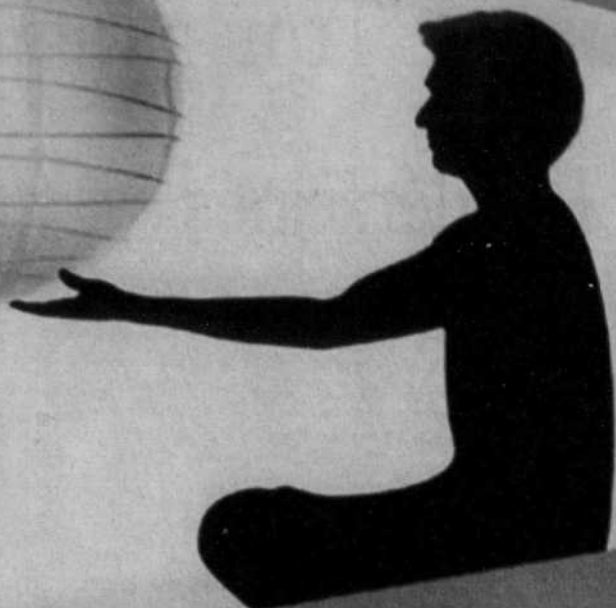
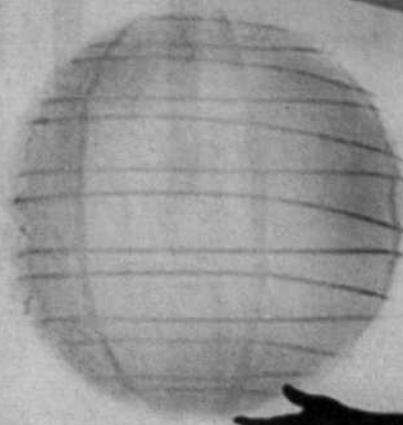
Québec



FIFA

11 - 21 MARS 2004 / MONTRÉAL

WWW.ARTFIFA.COM



22^e Festival
International
du Film sur
l'Art

Événements spéciaux

Événement 2

Samedi 13 mars, Cinéma ONF, à 14 h

Visages : « Je suis cirque, lyrisme, poésie, horreur, bagarre, jeu »

Que voulez-vous de plus?

Projection : Witold Gombrowicz réalisé par Andrzej Wolski.

Suivie d'une table ronde réunissant trois lecteurs passionnés de Gombrowicz qui témoigneront de leur rapport personnel à cet auteur.

Animé par Stéphane Lépine, Studio littéraire de la Place-des-Arts.

Invités : Philippe Archambault, Dominique Garand, André Major, Andrzej Wolski.

Trente-cinq ans après sa mort, Gombrowicz continue d'exercer sa fascination ; son esprit de jeu, son irrévérence et la souveraineté de sa démarche créatrice interpellent plus que jamais.

Événement 3

Samedi 13 mars, Salle Beverley Webster Rolph,

Musée d'Art Contemporain à 19 h

Hommage à Colin Campbell
Colin Campbell – les années 1970 :
un corps, une voix

Nicole Gingras et Nelson Henricks – tous deux familiers avec l'œuvre de Colin Campbell – commenteront le travail de ce vidéaste canadien prolifique, décédé en 2002. La discussion est suivie par la projection de cinq de ses vidéos réalisées dans les années 1970.

Événement 4

Dimanche 14 mars, Centre Canadien d'Architecture, à 14 h
Repères nordiques

Projection : Alvar Aalto – A Vision of a Better World réalisé par Eeva Vuorenää

Suivie d'une table ronde qui traitera de l'art, du film et de la dimension scandinave de la culture.

Les clichés véhiculés sur les pays scandinaves sont nombreux et recourent la culture. Dans son ensemble, la culture scandinave est un agencement de minimalisme, d'expressionnisme et de technique. En font foi une architecture et un design aussi sobre que décontracté. Quant il s'agit de porter à l'écran l'art scandinave, les balises ne sont plus tout à fait les mêmes. Les cinéastes adaptent leur propre culture à leur vision personnelle. Ils font revivre des artistes méconnus et posent un regard nouveau sur les divers courants artistiques.

Événement 5

Mardi 16 mars, Salle Beverley Webster Rolph,

Musée d'Art Contemporain, à 19 h

Présentation de Robert Wilson

Projection : La Mort de Molière, réalisé par Robert Wilson

Suivie d'un exposé sur l'expérience vidéographique et télévisuelle de l'artiste multidisciplinaire.

Présentateur : Marcel Brisebois, directeur du Musée d'Art Contemporain.

Figure de proue du théâtre d'avant-garde américain, Robert Wilson a fait voler en éclats les structures du théâtre et de l'opéra. Il s'est distingué également en art vidéo et télévisuel, disciplines qui seront abordées avec le public.

Événement 6

Mercredi 17 mars, Institut Culturel Italien

1200, avenue du Docteur-Penfield, à 15 h

Conférence : Le Cinéma et l'étude
de l'art en Italie

Projection : La Felsine, suivi d'un court extrait du film en compétition, *Moderne*, réalisé par Michele Truglio.

Entrée libre

Projections en français / Discussions en anglais

Information et réservations : (514) 849-3473

Les producteurs de la Rai Educational ont produit une série de documentaires sur l'art dans le but d'éveiller la conscience des Italiens face à la richesse de leur héritage culturel. Par la même occasion, ils ont voulu accroître l'intérêt des étrangers envers l'Italie. *La Felsine* traduit la voix de grands voyageurs du passé (de Stendhal à Dickens) qui nous mènent à la découverte de Bologne et d'un musée ayant tous deux une âme complexe : cultivée et populaire, aristocratique et plébéienne.

Événement 7

Mercredi 17 mars, Salle Beverley Webster Rolph,

Musée d'Art Contemporain, à 19 h

Poétique de la vidéo conceptuelle

Projection : Opus 110A, Passage, Cent Noms et Tremblant réalisés par Christoph Brech. Suivie d'une rencontre avec le vidéaste.

En anglais avec interprète français.

Les courts-métrages poétiques de Christoph Brech saisissent des moments significatifs. L'artiste fixe ces moments sur pellicule et tente de les rendre mémorables. Bien qu'il y ait toujours du mouvement, il nous convie à une rencontre où l'action semble figée. La vidéo conceptuelle de Brech évoque des rites de passage, de commémoration et de critique.

Les billets sont en vente à la billetterie de la Place des Arts (842-2112)
au coût de 8,50 \$. (Événement 6 : gratuit.)

Pour information, Festival International du Film sur l'Art au 874-1637

LE DEVOIR

Cinéma

Les déracinés

LE GRAND DÉRANGEMENT DE SAINT-PAULIN DALIBAIRE

Réalisation: Jean-Claude Labrecque. Scénario: Robert Tremblay et Jean-Claude Labrecque. Image: Elie Laliberté. Montage: Marc-André Perreault. Musique: Martin Fournier et Robert Marcel Lepage. Québec, 2004, 51 minutes. Du 12 au 25 mars 2004 au Cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris.

ANDRÉ LAVOIE

Les esprits nostalgiques de la décennie 1970, et Dieu sait qu'ils sont nombreux, préfèrent oublier qu'il s'agissait d'une époque où les solutions aux problèmes urbains et ruraux étaient tout aussi radicales que les manifestations qui les dénonçaient. À la vitesse de l'éclair, on démolissait des quartiers entiers pour faire place à une autoroute qui restait parfois sur la planche à dessin — ceux qui vivaient près de la rue Notre-Dame dans l'est de Montréal ne sont pas près de l'oublier... — ou on décrétait que des petits villages devaient disparaître de la carte.

C'est le destin qui attendait les habitants de Saint-Paulin Dalibaire, un village de la Gaspésie dans la mire des autorités provinciales, l'une des 79 municipalités de la province à fermer boutique; le carnage fut de moins grande envergure, mais ceux qui en ont subi les affres en parlent aujourd'hui avec le même sentiment de trahison. Devant la caméra de Jean-Claude Labrecque, ils se confient en toute simplicité, évoquant des souvenirs qui semblent toujours aussi vifs malgré les années.

Son tout premier film de fiction, Les Smaties, Labrecque a choisi de tourner là-bas, mélangeant personnages fictifs et réalité tragique, filmant ce village en décomposition tout en promettant d'en faire une histoire «à suivre». Dans Le Grand Déangement de Saint-Paulin Dalibaire, la fiction a cédé sa place à un triste état des lieux, où les citoyens

dépossédés et déracinés reviennent témoigner de leur affection profonde pour leur coin de pays et pleurer sur les modestes ruines de leur passé. Juxtaposant les images des Smaties avec celles captées aujourd'hui, on découvre une nature, hostile depuis toujours à l'agriculture (il a même fallu «importer» de la terre pour construire le cimetière de la paroisse...), qui a peu à peu repris ses droits pour faire de Saint-Paulin Dalibaire un paysage anonyme.

Après une première discussion à bâtons rompus avec les anciens citoyens où les anecdotes fusent de toutes parts, séquence quelque peu décousue, ils reviennent, chacun à tour de rôle, dévoiler les petits drames qui ont marqué leur départ. La mort d'un parent qui ne s'est jamais remis du déracinement; le confinement à de petits logements sociaux, eux habitués aux maisons imposantes et aux grands espaces; la froideur de la ville et le regard inquisiteur des voisins qui les considéraient pratiquement comme des étrangers furent autant d'obstacles à surmonter, d'humiliations à subir.

On dit souvent que le mieux est l'ennemi du bien. Ceux chargés d'appliquer cette politique de délocalisation ont peu à peu pris conscience qu'ils provoquaient une importante fracture sociale, malgré les compensations financières, somme toute modestes, et les intentions louables d'assurer un meilleur avenir aux jeunes générations de ces villages en les rapprochant des écoles et autres services. Deux de ces porteurs de la mauvaise nouvelle posent un regard critique, articulé mais non dépourvu d'émotivité sur les planifications déshumanisantes des technocrates.

À l'heure des supposées vertus de la «réingénierie», où des semblants de consultations viennent cautionner des décisions gouvernementales qui tiennent compte de tous les intérêts sauf de ceux des citoyens, Le Grand Déangement de Saint-Paulin Dalibaire évoque une grossière erreur du passé dont les cicatrices ne se sont toujours pas refermées. Comme quoi il est faux de croire que le temps arrange bien les choses.

Un écrivain à la fenêtre

SECRET WINDOW (V.F.: FENÊTRE SECRÈTE)

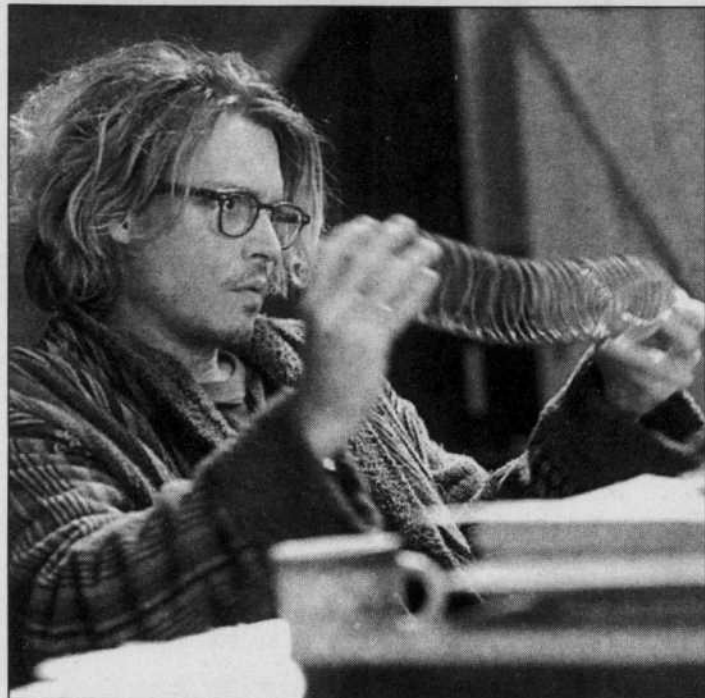
Réalisation et scénario: David Koepp, d'après une nouvelle de Stephen King. Avec Johnny Depp, John Turturro, Maria Bello, Timothy Hutton, Charles S. Dutton. Image: Fred Murphy. Montage: Jill Savitt. Musique: Philip Glass. États-Unis, 2004.

ANDRÉ LAVOIE

Que l'on daigne comparer Stephen King à une marque de commerce plutôt qu'à un écrivain, même lui n'y trouverait sans doute rien à redire tant ses œuvres nourrissent l'ogre hollywoodien avec une régularité suspecte, générant des profits qui n'ont rien d'imaginaires. Les adaptations de ses romans sont nombreuses, mais celles dignes de mention (Carrie, The Shining, The Shawshank Redemption) sont aussi rares que des fantômes égarés en plein jour ou des vampires s'admirant devant un miroir.

Scénariste (Spider-Man, Panic Room, Bad Influence) et cinéaste (Stir of Echoes, The Trigger Effect), David Koepp ne cache pas ses préférences pour les personnages aux pulsions incontrôlables, souvent meurtrières, dictées par un environnement hostile, des phénomènes paranormaux ou la présence encombrante de magouilleurs sanguinaires. Son parcours ne pouvait que le conduire à Stephen King, empruntant à l'une de ses nouvelles le personnage de l'écrivain déséquilibré dans Secret Window, défendu par Johnny Depp.

Enroulé dans la robe de chambre de son ex-épouse Amy (Maria Bello), luttant, sans conviction, contre l'envie de fumer et de s'empiéfer de croustilles, suppliant son chien de lui fournir une once d'inspiration, Mort Rainey (Depp) en sait long sur le syndrome de la page blanche. Après avoir surpris Amy dans les bras de Ted (Timothy Hutton), rien ne va plus pour lui, maintenant reclus dans un chalet isolé où il tente péniblement de se remettre à l'écriture. L'arrivée impromptue du mystérieux Shooter (John Turturro, arborant un accent délicieusement ridicule du Sud) ne favorisera pas sa concentration. Shooter l'accuse d'avoir plagié une de ses nouvelles, demande réparation, des excuses publiques et, surtout, la fin qu'il avait imaginée et non pas celle rédigée par Rainey. C'est alors que s'engage une véritable bataille rangée digne de



Johnny Depp dans Secret Window.

SOURCE COLUMBIA PICTURES

Fatal Attraction (remplacez toutefois le lapin par un chien...), les deux hommes cherchant à prouver la véritable paternité d'une œuvre en partie inspirée de la relation de Rainey avec son épouse, dont il accepte d'ailleurs fort mal la séparation, et encore moins celui qui l'a remplacé. Après les menaces verbales, les moyens utilisés par Shooter deviennent de plus en plus expéditifs et violents, plongeant Rainey dans un délire paranoïaque, au grand désespoir de son entourage, éliminés les uns après les autres dans des circonstances atroces.

Cette enquête désordonnée menée par cet écrivain à l'allure brouillonne, David Koepp s'y colle littéralement, soumettant le récit à ce regard parfois déformé, et toujours en retard d'un carnage ou d'une boucherie sanguinolente. Ne basculant jamais, ou si peu, dans l'esthétique gore, Secret Window tente plutôt d'exposer les tourments d'un auteur affligé de tous les maux (solitude, harcèlement, débâcle amoureuse) et dont le véritable combat est d'abord et avant tout intérieur, cherchant à prouver son intégrité tout en voulant reconquérir, en vain, celle qu'il aime. Les admirateurs de King y trouveront aussi des thèmes familiers, dont celui de la figure de l'écrivain martyr, n'ayant d'ailleurs rien à envier à celui de Misery, et de ces lieux bucoliques trop majestueux pour ne pas camoufler une part d'horreur qui ne demande qu'à éclater.

Johnny Depp n'est pas seulement la vedette de Secret Window, il est le centre d'une toile où s'accrochent tous les fils de l'intrigue, les autres personnages gravitant autour de lui pour refléter les aspects contradictoires de la personnalité de l'écrivain qu'il incarne. Il le fait d'ailleurs avec son éternelle, et agaçante, propension au cabotinage, plus près du travesti que du flibustier dans The Pirates of the Caribbean, ici ressemblant davantage à un bum de bonne famille qu'à un auteur à succès. Même son portable dernier cri et ses lunettes récupérées d'un film noir des années 50 ne créent pas une illusion parfaite. Ces artifices sont à l'image d'un film qui contient sa part de surprises mais n'échappe pas aux lieux communs du thriller fantastique, même quand celui-ci s'inspire des bonnes vieilles recettes éprouvées de Stephen King.

Au FIFA ce week-end

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Le Festival des films sur l'art bat son plein dans huit salles de Montréal. Mieux vaut parfois se laisser guider au hasard des thèmes, de ses artistes d'élection. Le Devoir a quand même glané quelques titres.

Imagine Imagine de Frederick Baker se pose dans le sillage d'une chanson, celle de l'ex-Beatle John Lennon, qui a composé des mots et une musique devenus mythiques avec sa compagne Yoko Ono. Le message pacifiste, universaliste livré dans Imagine a atteint une portée extraordinaire après l'assassinat de Lennon, mais aussi après les attentats du 11 septembre 2001. Sa résonance est désormais sans fin. Musée au Japon, aéroport à Liverpool, ligne de jouets pour bébés entonnant la mélodie, Imagine survit dans les écoles, aide des désespérés à supporter l'existence. Des témoignages, des documents d'archives font revivre une époque. Lennon est mort. Sa chanson survit parmi les bombes et les cris.

Samedi, Place des Arts, 21h30

Le documentaire La Casa Mila de Frédéric Compain s'adresse aux admirateurs du grand architecte catalan Antonio Gaudí. Il faut déjà connaître l'univers des formes folles qu'il a semées à Barcelone pour apprécier cette incursion dans La Pedrera, un de ses baroques chefs-d'œuvre. En nous entraînant du vestibule fleuri aux arcs des combles jusqu'aux guerriers casqués surplombant la terrasse du toit, le documentariste ouvre une porte sur le génie de cet art organique aux détails figolés jusqu'au vertige.

Dimanche, Centre canadien d'architecture, 19h.

Révoltante démonstration

MAKE MONEY, SALUT, BONSOIR!

Réalisation: Christian M. Fournier et Martin Frigon. Image: Christian M. Fournier. Musique: Mathieu Farhoud. Documentaire. Au Cinéma Parallèle. Avec Le Grand Déangement de Saint-Paulin Dalibaire de Jean-Claude Labrecque.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Présenté en complément de programme du film de Jean-Claude Labrecque sur les lendemains de la destruction d'un village industriel, Make Money, salut, bonsoir! examine de son côté l'impact de la fermeture de la mine Noranda en 2002 à Murdochville. Le chômage se double d'un cauchemar médical. Non seulement la ville est-elle livrée à son propre marasme lorsque les patrons de la mine plient bagage, mais des hommes dans la force de l'âge se battent contre un mal industriel, la béryllose, qui les handicape à jamais, pendant que la liste des morts s'allonge.

C'est le portrait d'une ville en décomposition qui est brossé ici. À travers le profil de victimes de la béryllose qui se battent pour un dédommagement, mais aussi celui du maire abandonné par le gouvernement et la compagnie, le climat social insoutenable de Murdochville se dessine en arrière-fond. Les gens se haïssent, s'ennuient, fuient si possible ce drame collectif tissé de détresses individuelles. Le docu-

mentaire de Christian M. Fournier et Martin Frigon pose un regard sur une terrible réalité, dont toutes les instances se renvoient la responsabilité et se lavent les mains. Le film est un constat d'incompétence gouvernementale et industrielle qui révolte au plus haut point.

«Une beauté... une splendeur» - Joël La Bigrat, à la radio de Radio Canada

Arbres - UN FILM DE SOPHIE BRUNEAU ET MARC ANTOINE ROUDI. LES 400 FILMS PRÉSENTENT. EX-CENTRIS PARALLÈLE à 14h00. Présentement à l'affiche à Québec au cinéma CARTIER.

LE FILM #1 AU CANADA! "DEUX FOIS BRAVO! GRANDIOSÉ!" "UN FILM PUISSANT, TROUBLANT!" "UN CHEF-D'ŒUVRE CINÉMATOGRAPHIQUE". UN FILM DE MEL GIBSON. LA PASSION. JIM CAVIEZEL. À L'AFFICHE. VERSION ORIGINALS AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS.

K-FILMS AMÉRIQUE. « Sans doute le film le plus musical jamais réalisé au Québec. Coup de maître. Pour taper du pied et sécher quelques larmes voyez Jack Paradise ». « Dawn Tyler Watson crève littéralement l'écran. Sa voix merveilleuse mais aussi son charisme sont la découverte de ce film ». « Gilles Noël excelle à faire revivre le jazz de l'époque. Roy Dupuis y tient l'un de ses meilleurs rôles à l'écran. Jack Paradise réussit son pari: dépayser ceux qui croyaient tout savoir sur Montréal ».

«... Effroyables Jardins est un film lumineux, léger et inspirant...» «... plein de tendresse...» «... Effroyables Jardins fait un bien fou...». LA JEUNE FILLE À LA PERLE. Présentement à l'affiche!

CINÉMA SEMAINE DU 13 AU 19 MARS 2004. Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6. La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14. dans L'AGENDA culturel.